

## Une poignée de vie

Une faible lumière filtrait doucement à travers le rideau. Sur la pointe des pieds, les premières lueurs de l'aube venaient moucher de taches claires la pénombre de la chambre d'Hector, lui faisant ouvrir les yeux. Encore assoupi, il traversa sa chambre se heurtant à la table de nuit et à sa chaise de bureau pour finalement parvenir à la porte de la cuisine. La cafetière répandit rapidement une odeur amère de café bon marché. En voulant s'en verser une tasse, notre homme se brûla et, sous l'effet de la surprise, lâcha sa boisson qui alla s'écraser à ses pieds. Marmonnant toutes sortes de malédictions, il nettoya le sol avec un linge. Cinq heures sonnaient lorsqu'il se mit à descendre les marches de son immeuble, vêtu d'un short et d'un t-shirt de sport noir. Aucun bruit n'émanait de la loge du concierge qui était moins matinal que lui. Debout devant la baie vitrée crasseuse du hall, observant la rue sans vie couverte par un ciel fade, Hector eut envie de remonter hâtivement les cinquante-huit marches qui le séparaient de son lit où il faisait certainement plus chaud. Par habitude il passa la main dans la fente de la boîte aux lettres pour vérifier le courrier. Il savait pertinemment qu'il ne trouverait rien hormis de la publicité. Tout d'abord, car le facteur ne passait jamais si tôt et deuxièmement, il n'y avait personne pour lui écrire. L'idée que la première lettre qu'il recevrait à cette adresse serait peut-être celle de son licenciement le fit sourire amèrement. Poussant d'une main la porte, il s'élança à travers les rues, et les boulevards dans le demi-jour.

M. Rédignaux. Ce nom était inscrit sur l'étiquette du dossier qui trônait sur mon bureau. Au fil des années, une habitude m'avait pris et je me plaisais à imaginer la vie de la personne, la famille, le lieu où il logeait, sa physionomie et ses traits de caractère. Je peignais une nouvelle vie à ces personnes. Je leur offrais par pensée des croisières en Méditerranée, des buildings bordant Central Park, une famille nombreuse, des dimanches consacrés au bridge, des yeux bleus... Mais ce nom n'interpellait pas mon imagination. Il me semblait trop distant pour que je puisse lui adjoindre une carrière de chef cuisinier ou de secrétaire. Ce nom sonnait creux.

Le martèlement régulier des chaussures d'Hector sur le béton rythmait sa respiration. Ce quartier de la ville, il le connaissait bien, c'était celui de son enfance. Traversant la place des Marronniers, le coureur releva la tête pour inspecter les façades des bâtiments qui avaient été autrefois son horizon. Un sentiment de nostalgie qu'il ne connaissait pas le submergea. Il avait de nouveau dix ans et il se retrouvait à courir non pas pour garder la forme physique mais pour ne pas arriver en retard à l'école. L'enfant qu'il était redevenu avait, le matin même, fourré ses cahiers et stylos dans son sac. Trois billes noires et une blanche ainsi qu'une toupie de bois rouge dont le grelot tintait joyeusement dans la poche de son pantalon allaient sûrement faire des envieux auprès de ses camarades. Mais les courtes jambes du petit Hector avaient beau faire de leur mieux, le sac pesait lourd sur ses frêles épaules. Retournant à l'instant présent, le trentenaire qu'il était, regarda à nouveau les murs gris qui s'élevaient à sa droite mais ceux-ci ne signifiaient maintenant plus rien pour lui. Ce n'était plus que des murs gris, usés par les pluies et le vent. Pourtant la sensation d'un poids sur son dos était toujours présente mais cette fois ce n'était pas la faute de son cartable.

Je me rassis puis me relevai. Toutes les excuses étaient bonnes pour ne pas commencer ce dossier transmis aux journalistes. De la pause cigarette jusqu'à l'organisation des réunions de presse du mois suivant, j'avais désormais tout usé jusqu'à la moelle. Je me laissai tomber dans ma chaise à roulettes comme un boxeur vaincu et saisis la fourre. Une page. L'entier du rapport de police tenait sur une page. La vie de l'énigmatique M. Rédignaux avait été résumée en quelques lignes. Mon premier réflexe fut de me jeter sur la photo du sujet. Je ne sais pas réellement à quoi je m'attendais mais le visage que j'observais me paraissait familier. Était-ce

à cause des cheveux bruns ou bien du regard sombre ? Ce visage ovale et lisse ne faisait remonter aucun souvenir dans ma mémoire...

Il était un inconnu avec un grand « i ». La personnification de l'anonyme. Celui dont la tête nous échappe. Celui qui s'efface naturellement dans la foule. Il est dans le métro, au marché, dans le jardin public et pourrait être sur les affiches, on en oublierait toujours le nom. Même face à la caméra il aurait un air absent.

Hector avait maintenant quitté la ville et la forêt se dressait non loin devant. Arrivant dans les sous-bois, il ralentit son rythme. Il avait plu pendant la nuit, le coureur devait prendre garde à ne pas glisser. Son pas était étouffé par les jeunes pousses tendres et les aiguilles de sapin qui recouvraient le sol. L'odeur de terre mouillée se mélangeait avec celle de l'écorce humide des arbres aux alentours. Le trentenaire s'arrêta lorsqu'il arriva au milieu de la petite forêt qui portait le nom si commun de « Forêt des Sapins ». A ce moment précis, le fait qu'il existe une quinzaine de lieux identiques au sien ne lui importait pas. Il avait laissé loin derrière lui la cité et tous ses habitants, son poste d'employé de commerce mal rémunéré et son appartement sans attrait. Levant les yeux vers la cime des arbres, il eut la joie d'observer le départ d'une buse. Les rayons de lumière jouaient à cache-cache entre les troncs pendant qu'un ruisseau faisait entendre son rire cristallin à ceux qui tendaient l'oreille.

Consultant sa montre, il vit que l'heure de son départ pour le travail se rapprochait mais faisant fi des futurs reproches de son patron, il décida de faire un détour par la petite rivière.

Moi qui avais tant hésité à entamer cette affaire, je me retrouvai à vouloir la terminer à tout prix, car une rapide lecture du document m'avait confirmé que je ne pourrais rien en tirer d'extraordinaire. L'horloge sur le mur en face de ma table indiquait quatorze heures. En soixante minutes mon fait divers serait rédigé, à temps pour paraître dans l'édition du lendemain et pour être oublié aussi vite. Au pire, si le sujet était refusé, je pourrais toujours écrire une campagne de prévention qui se retrouverait à la dernière page du journal local.

Cherchant des yeux un rocher plat pour s'agenouiller confortablement, Hector en dénicha un qui lui semblait parfait. Sur son promontoire, le ruisseau lui apparaissait comme un filon d'or au milieu des mottes d'herbes. Plongeant ses mains dans cette source, il se retrouva face à son reflet. Tel Narcisse se découvrant pour la première fois, il s'observa minutieusement. Son visage semblait prématurément vieilli. Sa peau burinée par l'angoisse et les poches sous ses yeux dues aux nuits d'insomnie lui donnaient un teint cadavérique. En s'étudiant encore, il remarqua de petites touffes de cheveux blancs qui poussaient çà et là comme de mauvaises herbes. Cela faisait si longtemps qu'il ne s'était pas épié de la sorte qu'il lui paraissait avoir devant lui un parfait étranger. Le temps ne l'avait pas épargné et il lui en voulait. Il en voulait à ses employeurs de ne pas lui laisser le temps de souffler, il en voulait à ses parents de ne pas s'être plus inquiétés pour lui. Plus que tout il s'en voulait à lui-même de la pauvre existence qu'il menait. Il se sentait mal, sa gorge le piquait, ses mains fraîches il y a un instant étaient maintenant moites et sa tête lui semblait lourde. Tenant son visage à quelques centimètres de la surface de l'eau, le souffle coupé, les doigts crispés, Hector ne pouvait détacher ses yeux de son image. Tout était confus en lui. Ce sentiment lui fit peur, il se redressa vite, trop vite. L'équilibre lui manqua, il battit des bras désespérément mais ne put empêcher son corps de basculer en avant. Le contact de l'eau sur son front fut un soulagement inattendu.

Je tournai fébrilement les pages du journal à la recherche de mon article. Durant l'espace d'une seconde, je crus que le rédacteur en chef avait préféré le reportage sur la semaine des Cloches qui se déroulait à l'est du pays. Finalement, je le trouvai coincé entre les résultats de lotos et l'annonce de la destruction d'une ferme de la région. Sous son titre sans grande finesse :

« Tragique promenade en forêt » s'étalait en une poignée de lignes, le fruit d'une journée à me chamailler avec un dossier ; en effet j'avais envisagé plusieurs manières d'aborder le sujet. Le ton tragique m'avait paru exagéré, je ne parlais pas d'une perte immense. Le ton ironique aurait vraiment été déplacé. Au comble de l'irritation, j'avais même hésité à simplement retranscrire les informations brutes.

- A quoi bon m'évertuer à produire le meilleur article de ma carrière, ce type est mort de toute façon. Il est mort et il n'y a personne pour le pleurer ! avais-je hurlé en envoyant voler brouillons, stylos, paquets de cigarettes et sachets de thé vert.

Albert dont le bureau faisait face au mien avait passé timidement la tête dans l'ouverture de la porte pour voir ce que je fabriquais.

Finalement les nouvelles du jour étaient parues, cette histoire serait lue puis oubliée, demain de nouveaux dossiers fleuriraient sur ma table et je m'empresserais de les cueillir, le monde continuerait de tourner. Est-ce qu'un jour ma vie se trouverait, elle aussi, dans les mains d'un journaliste ? Est-ce que lui aussi serait déprimé par le peu de choses à dire sur moi ? Un frisson me parcourut. Non, moi j'allais voyager, j'allais respirer le nuage de la vie tant qu'il resterait dans mon horizon. Ce poste, cette ville, ce pays, tout cela n'était que mon point de départ. Une étape dans mon histoire, certes peu flamboyante mais utile. Un festival de musique allait bientôt se dérouler dans la plaine et je serais sûrement engagé pour couvrir l'événement.

Rédignaux appartenait déjà au passé. Je relus une dernière fois sa vie, comme le prêtre lors de l'oraison funèbre : « Mercredi dernier, deux jeunes marcheurs ont fait une découverte qui ne serait souhaitable pour personne. En effet, alors qu'ils s'aventuraient dans la Forêt des Sapins par un après-midi ensoleillé, ils tombèrent nez-à-nez avec le cadavre d'un homme dont le corps gisait dans un petit ruisseau. Sous le choc, Martin et Gloria ont immédiatement appelé les secours. Il s'avère que cet homme se nommait Hector Rédignaux et logeait au cinq, rue des Philosophes. Il semblerait que la victime voulant s'abreuver ait perdu l'équilibre, sa tête a heurté un caillou et il aurait perdu connaissance. Piégé le visage sous l'eau, incapable de réagir, il se serait noyé. Bien que la police ait écarté la possibilité d'un homicide, un appel à témoins a été lancé. Si vous êtes en connaissance d'informations pouvant aider l'enquête, merci de vous adresser à la gendarmerie. »

Trois petites bulles puis plus rien. Le dernier souffle d'air avait quitté les poumons d'Hector Rédignaux. Dans la poche arrière de son short son téléphone vibrait. C'était une alarme qu'il avait programmée, celle qui lui rappelait qu'il fallait partir au travail, celle de six heures moins le quart.